

UN COW-BOY A BUSSY-SAINT-GEORGES

Par Michaël Rochoy (mimiryudo@hotmail.com)

A l'oncle Sam, aux spaghettis, et à Mathilde.

Alors que le soleil étirait, pour la dernière fois, ses rayons sur les imposantes statues de la Grand Place, les habitants de Bussy Saint Georges, les Buxangeorgiens, s'extirpaient, angoissés, de cette longue nuit de veille. Une bagarre avait sévi dans le restaurant des Tilleuls toute la nuit...

Quelques heures plus tôt, tandis que le soleil brillait encore en se couchant, faisant suer à larges gouttelettes un jeune vendeur de journaux qui criait à qui voulait les entendre les nouvelles du jour, et tandis que les hommes d'affaires de la ville enfilèrent leur redingote et leur haut-de-forme pour aller discuter autour d'une table des Trois Tilleuls du cours actuel du cuivre et des câbles électriques, un bruit lointain de galop se fit entendre.

Toute la population rassemblée près de la Grand Place détourna la tête pour voir arriver un cheval.

Il eût été plaisant d'ajouter que les steppes au loin paraissaient floues derrière le nuage de poussière que les sabots soulevaient avec violence. Décrire simplement des amaranthes blanches virevoltant au gré du vent aurait été tout à fait satisfaisant. Au minimum, on aurait pu se contenter de pouvoir parler d'un cavalier montant ce cheval.

Mais Casey n'était pas le genre de cow-boy dont l'entrée dans une nouvelle ville donnait des frissons quant à l'avenir de son nombre d'habitants ou de la naturelle capacité qu'ont les murs en bois de ses maisons à tenir verticalement. Essoufflé, mais lançant encore ponctuellement des invectives à l'attention de sa monture, Casey arriva à Bussy Saint Georges trois bonnes minutes après le cheval. Ce dernier avait profité de son avance pour s'arrêter devant le restaurant des Trois Tilleuls, bien qu'aucun abreuvoir ne l'y attendait.

Les Buxangeorgiens n'étaient pas des gens de l'Ouest Américain — exception faite du jeune John, qui était venu en France rencontrer Napoléon et avait fini par rester ici, après la déception d'apprendre le décès de son idole, une soixantaine d'années plus tôt. Toutefois, ils recevaient suffisamment de nouvelles du Nouveau Monde à travers les journaux pour savoir que la présence dans la ville d'un « gardien de vaches » n'était pas de très bon augure. Le petit groupe de la Grand Place envoya donc un négociateur à la rencontre du cow-boy pour connaître ses intentions et, quelles qu'elles soient, lui demander poliment de partir.

Casey s'appuyait sur le mur du « restaurant des Trois Tilleuls », un saloon originalement bâti avec des briques. Il avait enlevé son chapeau beige, duquel le contemporain Möbius n'aurait pas renié les courbures, et il s'essuyait le front, tout en murmurant quelque chose à l'oreille de son cheval.

Tandis qu'il s'approchait du cow-boy, Adrien, récemment nommé négociateur, ne put s'empêcher de remarquer qu'il manquait l'éperon de la botte gauche et son cerveau travailla à plein régime pour expliquer cette absence. Quel que soit le début de l'histoire, elle finissait systématiquement par « et c'est à ce moment que son adversaire reçut l'éperon en pleine poitrine ».

— Euh... euh... balbutia Adrien, obnubilé par l'idée qu'il vivait ses dernières secondes, en importunant un type avec un colt accroché à sa ceinture.

Il vit au même moment que le colt était accroché à l'envers, le canon sortant le premier au niveau du ceinturon, ce qui devait rendre l'arme franchement difficile à extraire rapidement. Le holster était aussi usé que déformé : visiblement, Casey avait essayé plusieurs positions, mais l'étui étant trop petit ou le colt trop large, il avait dû se résoudre à utiliser la position fort peu fonctionnelle « canon en l'air ». Ceci perturba Adrien qui prenait principalement garde aux éperons du cow-boy.

— Ouais ? fit Casey en glissant sa main dans la poche intérieure de sa vieille veste en cuir.

— Je suis... envoyé par le groupe de... personnes, là-bas, pour connaître vos intentions. Vous comprenez, on aimerait autant que tout se passe bien. Ne constatant aucune réaction particulière de la part du cow-boy, il ajouta : Et comme ça se passait bien juste avant que vous n'arriviez, on s'est dit... enfin, ils se sont dit que, peut-être...

— Ça serait mieux que je parte tout de suite ? tenta Casey.

— Voilà ! s'exclama Adrien, soulagé de n'avoir pas eu à le dire lui-même.

— C'est non.

Après avoir mis une fin brutale à la conversation, non sans avoir lancé un regard noir au groupe de Buxangeorgiens, Casey détourna les talons en direction de l'entrée des Trois Tilleuls, projeta ses deux bras vers la double porte avant de se cogner le front dessus et de tomber à la renverse.

Il se releva en maugréant à propos des saloons et des portes à double battant qui n'étaient plus ce qu'elles étaient, avant de rentrer dans le restaurant, suivi de près par le groupe et Adrien.

L'ambiance aux Trois Tilleuls n'était pas ce à quoi un cow-boy s'attend en entrant dans un saloon. Les tables étaient toutes parallèles au sol, les chaises reposaient sur leurs quatre pieds, aucun client ne gisait entre les tables, une bouteille de scotch brisée sur le crâne, et non seulement il n'y avait aucune danseuse de country, mais il n'y avait même aucune estrade prévue à cet effet.

— Qu'est-ce que... commença Casey, répugné par l'endroit.

Ça manquait cruellement de bois pour un saloon.

— Qu'est-ce que j'vous sers ? lança le patron, un homme corpulent portant une fière moustache, et essuyant le même verre depuis une bonne demi-heure, afin de donner une impression globale de propreté à son restaurant.

— J'imagine que vous n'avez pas de lait ?

— Connais pas. Il lui lança un regard amusé, avant de lancer : vous êtes un de ces gardiens de vaches américains, c'est ça ?

— Ouais.

— Pas de grabuge ici alors, j'vous ai à l'œil.

Les Buxangeorgiens qui avaient vu Casey et son cheval entrer séparément en ville entrèrent au même moment.

— Le monsieur ne t'ennuie pas, Christophe ?

— Non... Monsieur est sage, expliqua le barman avec une voix qui signifiait qu'au-delà de la simple affirmation, il y avait un ordre menaçant qui se cachait. Monsieur n'est pas là pour casser quoi que ce soit, monsieur est juste venu se désaltérer avec un bon verre d'eau du robinet avant de reprendre la route de l'Ouest. N'est-ce pas ?

— On peut dire ça comme ça, répondit Casey en s'asseyant au bar.

Il regardait ses bottes et repensa au buisson au-dessus duquel son cheval avait sauté en fin de matinée, et dans lequel lui, Casey, était tombé, entraîné par son éperon gauche, qui y était sûrement resté. Fichue journée. Pour couronner le tout, il arrivait dans une ville où les tenues de cow-boys ne sont pas bien vues. Il aurait peut-être dû rester habillé en chercheur d'or. Quoiqu'il en soit, il avait bien compris une chose : il faudrait partir, et assez vite.

Fuir, toujours fuir. Comment les cow-boys pourraient-ils ne pas être décrits comme des êtres solitaires dans ces conditions ? Enfin, il n'était pas l'heure de briser des cercles vicieux. Il était l'heure de boire et de manger.

— Je prendrai également un pavé de bison, mon brave, commanda Casey.

Cette annonce eut l'effet d'un début de bataille de polochons à l'Assemblée Nationale. Une quarantaine d'yeux se posèrent sur l'inconnu, avec la ferme intention de le supprimer de la vision.

Casey connaissait bien ce genre de regards. La dernière fois, il avait fini dans le goudron et les plumes juste après. Il fallait faire quelque chose, mais il n'avait aucune idée de ce qui pourrait le sortir de ce mauvais pas en devenir.

— Du... bison ? commenta un des clients, avec une mine de dégoût. Du bison ? Vous mangez du... bison ?

A chaque fois qu'il disait « bison », on avait l'impression qu'un troupeau essayait de se matérialiser dans sa bouche.

— Enfin, un steak fera l'affaire, se rattrapa le cow-boy.

— Un gardien de vache qui veut manger son bétail, ça, c'est pas courant, s'esclaffa un autre client.

— C'est des mœurs d'ailleurs, d'un pays... lointain.

— Oh, mais sa famille doit s'inquiéter alors, s'il vient de loin. Il faudrait l'aider à rejoindre les siens, proposa un quatrième client, en se levant avec des vrais faux-airs de menace, de conspiration et d'antipathie.

— Je suis un solitaire, corrigea Casey, sans bouger.

Il détestait ce genre de situations. D'une part, il savait qu'il ne pouvait pas trop compter sur son colt ; d'autre part, s'il parvenait toujours à s'éclipser au milieu d'une bagarre de saloon, il n'en était pas de même lorsque l'ensemble des personnes présentes le regardaient, telles des hyènes se purléchant les babines.

— Oh, mais on va te trouver de la famille, ne t'inquiète pas.

— Oui, j'ai un porc qui lui ressemble dans ma ferme ! Vous serez bien à deux dans votre auge...

Tous les clients étaient maintenant debout derrière lui. La température venait de monter d'au moins deux degrés autour du siège de Casey.

— Et moi j'ai un poulet qui ne demande qu'à partager ses plumes. Qu'est-ce que t'en dis, Christophe ?

— Si vous comptez le baigner dans la boue et le couvrir de plumes, résuma le barman, moi je n'y vois pas d'inconvénient. Il faudrait tout de même qu'il paie sa consommation. L'eau coûte cher.

— T'inquiète pas, on va voir ce que monsieur a sur lui.

— Attention à son éperon !

Tous les regards se détournèrent vers la porte d'entrée d'où Adrien avait prononcé cette dernière phrase, toujours obsédé par l'idée d'un corps transpercé d'une pointe de botte.

Il n'en fallu pas plus que cette diversion pour permettre à Casey de bondir de l'autre côté du bar. Il agrippa plusieurs bouteilles et les lança au hasard en altitude. Les clients levèrent tous les yeux et firent des mouvements désordonnés pour les éviter. La plupart s'écroulèrent les uns sur les autres et les bouteilles se fracassèrent sur les derniers tombés.

Casey refit la même chose et les clients se bousculèrent à nouveau, s'insultant, se repoussant. Le temps que chacun vérifie qu'il ait encore ses quatre membres, son tronc et sa tête, Casey sauta à pieds joints sur le bar, puis s'élança énergiquement vers le lustre en bois. Il se balançait avec force, prit suffisamment d'élan et lâcha prise pour atterrir de l'autre côté de l'amas de clients se piétinant et évitant tant bien que mal les débris de bouteilles. Hélas, il posa pied non pas sur le sol comme attendu, mais sur une table, donnant à l'ensemble de son bond l'élégance d'un éléphant en pleine crise de tétanie. Surpris par cet obstacle inattendu, Casey tenta le tout pour le tout en reprenant appui sur la table et en se jetant en direction de la sortie.

Il fut une nouvelle fois interrompu, par l'épaule du jeune Adrien, dans laquelle se ficha son éperon droit.

Alors qu'il était en train de se dire qu'il était fichu et que tous allaient lui courir après, Casey se rendit compte que les bousculades qu'il avait provoquées avec ses lancers de bouteilles avaient laissé place aux règlements de compte personnels. Finalement, il décida de repasser à côté d'Adrien, de revenir de l'autre côté du bar, et de se servir un petit verre, qu'il savoura en regardant les clients se fracasser des chaises sur le crâne, comme au pays. Une fois sa consommation terminée, il mit une pièce dans la caisse, puis embarqua cette dernière avant de sortir, un peu en catimini pour la forme. Il sauta à dos de cheval, s'y reprit une petite dizaine de fois, et parvint enfin à galoper vers l'Ouest. Il était fier d'avoir déclenché une bagarre de saloon, une vraie, qui durerait toute la nuit et empêcherait les villageois de dormir...

Jusqu'au petit matin, où les Buxangeorgiens s'extirperaient, angoissés, de cette longue nuit de veille.